

Nathalie Quintane

Antonia Bellivetti

Roman



Antonia Bellivetti

DU MÊME AUTEUR

REMARQUES, *Cheyne éditeur*

CHAUSSURE, P.O.L

JEANNE DARC, P.O.L

DÉBUT, P.O.L

MORTINSTEINCK, P.O.L

SAINT-TROPEZ – *UNE AMÉRICAINE*, P.O.L

LES QUASI-MONTÉNÉGRINS, P.O.L

FORMAGE, P.O.L

Nathalie Quintane

Antonia Bellivetti

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2004
ISBN : 2-84682-026-0
www.pol-editeur.fr

1

Comme chaque dimanche matin, ainsi que chaque samedi matin, ainsi que chaque mercredi matin, Antonia Bellivetti s'était levée vers onze heures. Enfin plutôt onze heures trente. Disons 11:45.

À onze heures quarante-cinq, elle enfonçait une dernière fois son nez sous la couverture, inspirait un grand coup d'odeur de sommeil, rejetait son drap à hauteur de bassin pour garder encore un peu ses jambes bien au chaud, basculait seulement la tête vers la gauche et le bord du lit, puis la re-rentrait, demeurait quelques secondes qui dureraient une minute à se caresser le ventre, sortait à nouveau la tête pour tâter la fraîcheur de l'air, se décidait à laisser l'un de ses pieds tomber le long du lit, qui effleu-

rait le parquet glacé, ou sa vieille peau de mouton ou sa pantoufle, auxquels cas (peau de mouton, pantoufle) un mollet s'extirpait à son tour puis une cuisse, un autre pied un autre mollet une autre cuisse, le bas du dos le haut du dos la nuque, la bouche les deux yeux les deux oreilles les cheveux, le sommet du crâne puis plus rien car au-dessus du crâne d'Antonia Bellivetti il n'y avait rien qui ressemblât d'une quelconque manière à Antonia Bellivetti, elle s'arrêtait bel et bien là sans regret aucun ayant déjà fort à faire avec un seul de ses pieds, par exemple, qui pesait bien son kilo, sans compter qu'elle n'imaginait pas quelle forme aurait pu prendre un prolongement d'elle-même et qu'on n'avait, dans l'histoire de l'humanité, jamais ajouté aux têtes que des chapeaux ou des casques.

Après avoir tourné et immobilisé sa pantoufle, elle y glissa son pied, donc, bâilla grand, tourna et fit s'immobiliser la deuxième pantoufle, la rata, s'aida d'une main et se leva.

À la cuisine, Boulimi finissait son petit-déjeuner, tressautant sur son tabouret et avalant ses céréales tout en dessinant une maison avec une cheminée fumante au milieu des grains de blé, orge, noix et morceaux de pomme séchés.

– BONJOUR!, dit-elle, comme si elle avait espéré nettoyer les oreilles d’Antonia grâce à la puissance sonore de ses ondes vocales.

La chaise d’Antonia était devant la bouteille de lait. Elle s’assit devant la bouteille de lait qu’elle contempla un moment avant de comprendre ce qu’elle voyait :

06.06.02 15:35

Les grandes vacances étaient pour bientôt – en tout cas dans pas longtemps, moins longtemps que lorsque la bouteille marquait 14.02.02.

Elle empoigna le lait, s’en versa puis tourna la bouteille de façon à ne plus pouvoir lire la date de péremption car c’était décidément trop loin pour le moment.

– TU FAIS QUOI C’MATIN TU VIENS AVEC MOI À LA PISTOCHE

dit Boulimi, qui employait souvent un vocabulaire d’un autre temps, car elle avait été élevée partielle-

ment par sa grand-mère, à la campagne, dans le centre de la France.

Antonia mâchait lentement ses céréales spéciales, sans sucre : elle devait en effet surveiller ses triglycérides depuis que le médecin lui avait dit :

– Antonia,
tu as trop de triglycs. Tu dois supprimer le miel, la confiture, les sodas, les boissons au jus de fruits, les bonbons et les biscuits. Tu dois bouger et monter les escaliers à pied.

Le docteur trouvait toujours qu'elle ne faisait pas assez de sport car c'était un médecin du sport : les murs de la salle d'attente étaient couverts de posters de véliplanchistes, de cyclistes et de boulistes. On avait beau fouiller, sur la table basse, *VTT mag* dissimulait *Rugby mag* qui dissimulait *France Foot* qui dissimulait lui-même *L'Équipe*. Des enceintes fixées au plafond descendait RTL 2. Une vieille télé éteinte occupait une étagère.

Antonia appuya de sa langue sur ses dents pour y déloger une vieille céréale. Elle tomba ensuite heureusement sur un grain de raisin de Corinthe. Elle se demanda si elle allait se laver le visage avec du savon ou non, et le cou en plus, voire les bras.

L'après-midi n'était pas bien avancée, c'est dire si elle était dans ce creux désormais célèbre qui commence à 14 et ne s'achève qu'à 16, péniblement. Boulimi suivait une fourmi précoce (car la banlieue, en mai, n'est pas sucrée) apparaissante et disparaissante d'une lame du parquet, à 90 kilomètres/heure si on fait l'effort de proportionner nos chiffres à ceux des fourmis. Elle lui préparait un petit circuit à l'aide d'allumettes et de trombones. Elle se demanda comment on pouvait tromboniser une fourmi sans l'abîmer puis renonça à cette idée en songeant qu'elle était déjà trop vieille pour s'amuser à ça.

Antonia était en route, la clef de la maison autour du cou faisant un renflement sous son pull,

pour rendre une visite à Isabelle Ité, sa copine. Isabelle habitait à Michel-Foucault, 10 minutes après la voie ferrée : on descendait une pente peu parcourue par des voitures sur un trottoir d'herbes avec quelques taches de goudron, on traversait une zone de pavillons crépis où rien ne bougeait entre 8 et 18 heures, on remontait une rue assez longue avec à l'angle une boulangerie, puis à droite une autre rue avec un « bazar », magasin dont toutes les fenêtres étaient bouchées par des empilements de boîtes de lessives, de rouleaux de papier hygiénique, de produits récurrents, insecticides, serpillières, manches à balai suspendus, cuvettes en plastique (...) et devant, sur le comptoir, des bonbons. Ensuite, c'était la cité.

Antonia avait connu Isabelle en CM, elle avait tout de suite été impressionnée par ses cheveux, coupés en triangle.

La moquette du couloir sentait Fax : dès qu'elle avait refermé la porte, Antonia entrait avec toutes les fois où elle était entrée et toutes les fois où Fax avait surgi, très bas près du sol, rebondissant par secousses et jappements. Elle entendait d'abord la télé, qui parlait comme Boulimi. Elle allait vers elle et saluait au passage monsieur Ité, enfoncé dans son fauteuil en

velours marron à grosses raies, qui se grattait le nez ou la tête. Isabelle était seule dans sa chambre, ses deux frères en partageant une autre. Ses beaux cheveux, brillants et qu'elle lavait tous les jours, descendaient en cascade sur ses épaules, d'abord courts, puis s'allongeant progressivement jusqu'aux reins, qu'atteignait la pointe du triangle. La chambre d'Isabelle sentait la nourriture pour poissons car elle en avait deux.

– *J'veais mettre Star Academy.*

Isabelle Ité possédait l'écriture la plus ronde qui se puisse concevoir, si moelleuse que les fautes s'enfonçaient en elle comme dans des shamallows.

– *T'as regardé Buffy hier? , on se disait, avec Star Academy dans le fond.*

Ensuite, on se racontait Buffy.

Là-dessus, Luc arrivait. C'était le plus âgé des deux frères d'Isabelle. Il y a longtemps, alors qu'il était petit, en jouant, il s'était pris un crayon dans l'œil gauche, profondément, et le bleu s'était mêlé au blanc si bien qu'il n'y avait plus à la place de l'iris qu'une spirale colorée et qu'il n'y voyait plus. À gauche, du moins.

Luc venait juste pour faire chier. La plupart du temps, il poussait la porte toutes les trois minutes, et demandait : du scotch, un stylo rouge, son pilot, un stabilo rose, des punaises pour ses posters, un Mars, une clope, son Caterpillar qu'elle lui avait piqué, son rat qui s'était échappé de sa cage, une pomme, l'orthographe de *menhir*, sa game boy, le programme télé. Le reste du temps, il s'enfermait dans sa chambre pour dégrafer dans des revues pornos des posters qu'il affichait ensuite.

Antonia s'était retrouvée sur sa chaise en classe sans même y penser : l'intervalle entre le moment où elle fixait encore des yeux le plafond de sa chambre tandis que son réveil chantait avec son hyper-gaieté coutumière et celui où Madame avait dit, convaincue :

– Sortez vos cahiers votre livre votre trousse ! ,

cet intervalle avait disparu. Antonia, penchée sur son sac depuis deux minutes pour en dégager son *Lecture et Méthode*, sentait le sang affluer à sa tête. La fermeture éclair de sa trousse était pétée depuis le début du deuxième trimestre et les bics, les crayons et les feutres jaillissaient inopportunément.

ment d'un peu partout, coincés dans un classeur, empoussiérés par un séjour prolongé dans les bas-fonds. Elle demanda à Irène si elle avait son livre.

Madame venait de passer les quatre précédentes semaines sur la poésie et elle avait décidé que le temps était venu des poèmes débiles. L'opération consistait à lire un premier poème débile, imprimé dans *Lecture et Méthode*, à compter les syllabes, à repérer les lettres les plus communes et que le poète avait visiblement fait l'effort de répéter le plus souvent possible, comme dans *Le lolo de Lola est dans l'eau* ou *Où est-tu toi coucou qui fait hou hou*, et à faire pareil que lui mais en personnel. La quasi-totalité de l'heure était donc consacrée à l'écriture de poèmes débiles et à des échanges de bons procédés :

eh ! t'aurais pas un mot en ile vas y passe-moi-z-en un en beu t'as pas un mot de 3 syllabes synonyme de sirop donne-moi un avec des p et des f et toi avec des gueu entre-coupés de Robin passe-moi ton blanc Clotilde ta gomme Élodie c'est toi qu'as ma règle pour que je souligne Isa mon blanc eh Truc mon stabilo ta gueule la dernière fois tu me l'as pas rendu Nounou passe-moi un bic Romain t'as pas une feuille je te la rendrai

Ensuite de quoi, à moins 2, Madame annonçait la fin, ramassait les copies, exigeait la sortie du cahier de textes ou si tu n'en as pas au moins une feuille, notait les numéros de trois exercices au tableau + leur page, rangeait ses affaires dans son sac, effaçait le tableau, posait le tampon sur le bureau, mettait sa veste, repoussait sa chaise, la sonnerie sonnait, ouvrait la porte.

En attendant ce moment vibrant, et vérifiant qu'il n'était toujours pas 40 à sa montre, Antonia peinait sur son poème, allait tailler son crayon avec application au-dessus de la poubelle en plastique, soufflait dans son taille-crayon, revenait à sa place en posant plus ou moins subrepticement un mot où il y avait écrit *je crois pas qu'il est assez con pour sortir avec elle* sur la table d'Isabelle, ramenait sa chaise avec un grand **crrrriiiiiicr**, et formait, par exemple, les lettres du mot *champignon*, qui avait la chance de rimer avec *oignon*.

Dans la marmite il n'y avait que de la soupe
Ce n'était pas très bon
Ce n'était pas très souple
J'aurais préféré des bonbons

Mais il y avait des champignons
Qui nageaient au milieu des oignons
Pour améliorer ma soupe
Qui n'était pas très bon

Qui n'était pas très souple
J'ajoutai deux bonbons
Qui coulèrent calmement
Et fondèrent lentement

Au fin fond de ma soupe
Qui fut d'un coup plus souple
Mais pas tellement meilleure
Ah quel malheur

Jardine était dans les toilettes. Elle y était depuis trois bonnes minutes déjà, n'avait pas demandé à Livia de lui tenir la porte, et ne répondait pas quand on frappait, monopolisant le seul W.C. encore valide, celui de gauche continuant à fuir sur un monceau de crottes enveloppées dans des papiers roses et celui de droite suffisamment inondé pour devenir à son tour inondant. Celles qui n'étaient venues là que pour parler des garçons, de leur mère, et de toutes ces choses dont on parle aux toilettes, abandonnèrent rapidement la partie et Jardine.

Fatia s'impatientait et commença à donner des coups de poing et des coups de tatane en hurlant

que la récré se terminait et que Jardine serait la seule à être allée pisser et que c'était pas juste d'autant plus que le prof de maths laissait personne sortir pendant le cours. Clotilde la repoussa en ajoutant un peu moins fort que si ça continuait on irait chercher le pion. Antonia envoya un coup de coude aux deux autres et demanda à Jardine ce qui se passait.

Elle lui re-demanda ce qui se passait.

Elle lui re-re-demanda ce qui se passait

et se souvint de la fois où Boulimi s'était coincée entre la cuvette et le mur. Dans ce passage étroit où elle était tombée et dont personne ne réussissait à l'extraire, elle avait d'abord été prise d'un fou rire puis, peu à peu, son rire avait baissé, s'était tu, transformé en grognements et enfin en gémissements reniflants. On avait appelé le voisin, un ancien haltérophile, pour la tirer de là et elle avait

gardé presque un mois des hématomes et des griffures sur les côtes et dans le dos.

Antonia demanda à Jardine si elle était coincée, et de lui répondre quoi qu'il adienne, que la fin de la récré venait de sonner et qu'elles étaient à présent seules dans les toilettes, qu'il n'y avait personne et qu'elle pouvait parler, qu'elle ferait ce qu'il fallait pour l'aider même si c'était très grave. Est-ce qu'elle était coincée dans les toilettes ?

– Non ,

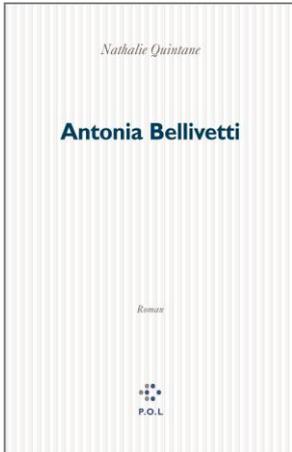
entendit-elle, ce qui était bon signe. Alors elle devait parler, elle ne devait pas avoir peur parce que vraiment, en général, il n'y avait pas de quoi avoir peur, même à l'école.

– J'peux pas ,

qu'est-ce qu'il y a qu'elle ne pouvait pas ? faire pipi ? sortir ? dire un truc ? Il fallait qu'elle se décide, on n'était pas des mauviettes tout de même, comme disait Boulimi.

– J'suis...

Achévé d'imprimer en juin 2004
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1867
N° d'imprimeur : 041597
Dépôt légal : août 2004
Imprimé en France



Nathalie Quintane
Antonia Bellivetti

Cette édition électronique du livre
Antonia Bellivetti de NATHALIE QUINTANE
a été réalisée le 10 février 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en juin 2004
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846820264)
Code Sodis : 9782818007372 - ISBN : 9782818007389
Numéro d'édition : 2814